**Illusions comiques : « tout dire sur le théâtre »**

L’impromptu trouve son origine dans la commedia dell’arte, sous le nom de commedia all’improviso : il se développe autour des notions de soudaineté et de rapidité, de spontanéité et d’improvisation, voire même de répétition théâtrale.

L’impromptu tel que Molière en définit pour la première fois le genre désigne donc **une fausse répétition, feinte ou fictive** mais néanmoins écrite, fixée sur la scène et sur le papier, en présence et **sous l’autorité de l’auteur ou du chef de la troupe, au cours de laquelle les acteurs expriment leurs doutes en même temps que leurs convictions sur quelques grands ou menus sujets d’esthétique théâtrale, d’art du jeu ou de la représentation**, voire, dans certains cas plus contemporains, d’idéologie ou de politique culturelle. La scène qui suit ouvre *L’Impromptu de Versailles* et présente la troupe de Molière en train de travailler : il y est question de la polémique suscitée par *L’Ecole des femmes*, et met en scène les comédiens de la troupe de Molière.

(...) MADEMOISELLE BÉJART : Mais puisqu’on vous a commandé de travailler sur le sujet de la critique qu’on a faite contre vous, que n’avez-vous fait cette comédie des comédiens, dont vous nous avez parlé il y a longtemps? C’était une affaire toute trouvée et qui venait fort bien à la chose, et d’autant mieux, qu’ayant entrepris de vous peindre, ils vous ouvraient l’occasion de les peindre aussi, et que cela aurait pu s’appeler leur portrait, à bien plus juste titre que tout ce qu’ils ont fait ne peut être appelé le vôtre. Car vouloir contrefaire un comédien dans un rôle comique, ce n’est pas le peindre lui-même, c’est peindre d’après lui les personnages qu’il représente, et se servir des mêmes traits et des mêmes couleurs qu’il est obligé d’employer aux différents tableaux des caractères ridicules qu’il imite d’après nature ; mais contrefaire un comédien dans des rôles sérieux, c’est le peindre par des défauts qui sont entièrement de lui, puisque ces sortes de personnages ne veulent ni les gestes, ni les tons de voix ridicules dans lesquels on le reconnaît.

MOLIÈRE : Il est vrai ; mais j’ai mes raisons pour ne le pas faire, et je n’ai pas cru, entre nous, que la chose en valût la peine ; et puis il fallait plus de temps pour exécuter cette idée. Comme leurs jours de comédies sont les mêmes que les nôtres, à peine ai-je été les voir que trois ou quatre fois depuis que nous sommes à Paris ; je n’ai attrapé de leur manière de réciter que ce qui m’a d’abord sauté aux yeux, et j’aurais eu besoin de les étudier davantage pour faire des portraits bien ressemblants.

MADEMOISELLE DU PARC : Pour moi, j’en ai reconnu quelques-uns dans votre bouche.

MADEMOISELLE DE BRIE : Je n’ai jamais ouï parler de cela.

MOLIÈRE : C’est une idée qui m’avait passé une fois par la tête, et que j’ai laissée là comme une bagatelle, une badinerie, qui peut-être n’aurait point fait rire.

MADEMOISELLE DE BRIE : Dites-la-moi un peu, puisque vous l’avez dite aux autres.

MOLIÈRE : Nous n’avons pas le temps maintenant.

MADEMOISELLE DE BRIE : Seulement deux mots.

MOLIÈRE : J’avais songé une comédie où il y aurait eu un poète, que j’aurais représenté moi même, qui serait venu pour offrir une pièce à une troupe de comédiens nouvellement arrivés de la campagne. “Avez-vous, aurait-il dit, des acteurs et des actrices qui soient capables de bien faire valoir un ouvrage, car ma pièce est une pièce. - Eh ! Monsieur, auraient répondu les comédiens, nous avons des hommes et des femmes qui ont été trouvés raisonnables partout où nous avons passé. - Et qui fait les rois parmi vous ? - Voilà un acteur qui s’en démêle parfois. - Qui ? ce jeune homme bien fait ? Vous moquez-vous ? Il faut un roi qui soit gros et gras comme quatre, un roi, morbleu! qui soit entripaillé comme il faut, un roi d’une vaste circonférence, et qui puisse remplir un trône de la belle manière. La belle chose qu’un roi d’une taille galante ! Voilà déjà un grand défaut ; mais que je l’entende un peu réciter une douzaine de vers.” (...)

Molière, extrait de *L’Impromptu de Versailles*

Il convient en outre de rattacher la tradition ludique, humoristique et polémique des impromptus à une thématique plus large et plus vaste : celle du théâtre dans le théâtre, de la mise en abyme de la scène, de l’enchâssement des fictions ou encore du méta- théâtre (c’est-à-dire le discours ou le commentaire sur le théâtre, au coeur même du texte théâtral).

On peut se référer dès lors à la longue tradition qui utilise ce procédé :

Bibliographie

Aristophane, *Les Grenouilles*

Shakespeare, *Hamlet et Le Songe d’une nuit d’été*

Corneille, *L’Illusion comique*

Marivaux, *Les Acteurs de bonne foi*

Pirandello, *Six personnages en quête d’auteur* et *Ce soir on improvise*

**Référence à *l’Illusion comique* de Corneille** (1635) : la pièce de Py commence là où se termine celle de Corneille

Pridamant

Je vois Clindor ! ah dieux ! quelle étrange surprise !

Je vois ses assassins, je vois sa femme et Lyse !

Quel charme en un moment étouffe leurs discords,

Pour assembler ainsi les vivants et les morts ?

Alcandre

Ainsi tous les acteurs d’une troupe comique,

Leur poëme récité, partagent leur pratique :

L’un tue, et l’autre meurt, l’autre vous fait pitié ;

Mais la scène préside à leur inimitié.

Leurs vers font leurs combats, leur mort suit leurs paroles,

Et, sans prendre intérêt en pas un de leurs rôles,

Le traître et le trahi, le mort et le vivant,

Se trouvent à la fin amis comme devant.

 Votre fils et son train ont bien su, par leur fuite,

D’un père et d’un prévôt éviter la poursuite ;

Mais tombant dans les mains de la nécessité,

Ils ont pris le théâtre en cette extrémité.

Pridamant

Mon fils comédien !

Alcandre

 D’un art si difficile

Tous les quatre, au besoin, ont fait un doux asile ;

Et, depuis sa prison, ce que vous avez vu,

Son adultère amour, son trépas imprévu,

N’est que la triste fin d’une pièce tragique

Qu’il expose aujourd’hui sur la scène publique,

Par où ses compagnons en ce noble métier

Ravissent à Paris un peuple tout entier.

Le gain leur en demeure, et ce grand équipage,

Dont je vous ai fait voir le superbe étalage,

Est bien à votre fils, mais non pour s’en parer

Qu’alors que sur la scène il se fait admirer.

(….)

Cessez de vous en plaindre. À présent le théâtre

Est en un point si haut que chacun l’idolâtre ;

Et ce que votre temps voyait avec mépris

Est aujourd’hui l’amour de tous les bons esprits,

L’entretien de Paris, le souhait des provinces,

Le divertissement le plus doux de nos princes,

Les délices du peuple, et le plaisir des grands ;

Il tient le premier rang parmi leurs passe-temps ;

Et ceux dont nous voyons la sagesse profonde

Par ses illustres soins conserver tout le monde,

Trouvent dans les douceurs d’un spectacle si beau

De quoi se délasser d’un si pesant fardeau.

Même notre grand roi, ce foudre de la guerre

Dont le nom se fait craindre aux deux bouts de la terre,

Le front ceint de lauriers, daigne bien quelquefois

Prêter l’œil et l’oreille au Théâtre-François :

C’est là que le Parnasse étale ses merveilles ;

Les plus rares esprits lui consacrent leurs veilles ;

Et tous ceux qu’Apollon voit d’un meilleur regard

De leurs doctes travaux lui donnent quelque part.

D’ailleurs, si par les biens on prise les personnes,

Le théâtre est un fief dont les rentes sont bonnes ;

Et votre fils rencontre en un métier si doux

Plus d’accommodement qu’il n’eût trouvé chez vous.

Défaites-vous enfin de cette erreur commune,

Et ne vous plaignez plus de sa bonne fortune.

Pridamant

Je n’ose plus m’en plaindre, et vois trop de combien

Le métier qu’il a pris est meilleur que le mien.

Il est vrai que d’abord mon âme s’est émue :

J’ai cru la comédie au point où je l’ai vue ;

J’en ignorais l’éclat, l’utilité, l’appas,

Et la blâmais ainsi, ne la connaissant pas ;

Mais, depuis vos discours, mon cœur plein d’allégresse

A banni cette erreur avecque sa tristesse.

Clindor a trop bien fait.

Alcandre

 N’en croyez que vos yeux.

**EXTRAIT DE *LES ACTEURS DE BONNE FOI,* Marivaux (1749)**

SCÈNE PREMIÈRE

ÉRASTE, MERLIN

MERLIN

Oui Monsieur, tout sera prêt, vous n'avez qu'à me faire mettre la salle en état, à trois heures après midi, je vous garantis que je vous donnerai la comédie.(…)

ÉRASTE

Mais, dis-moi, cette comédie dont tu nous régales, est-elle divertissante ; tu as de l'esprit, mais en as-tu assez pour avoir fait quelque chose de passable ?

MERLIN

Du passable, Monsieur, non, il n'est pas de mon ressort, les génies comme le mien ne connaissent pas le médiocre : tout ce qu'ils font est charmant, ou détestable ; j'excelle ou je tombe, il n'y a jamais de milieu.

ÉRASTE

Ton génie me fait trembler.(…)Mais prends garde que madame Argante ne sache notre projet, madame Hamelin veut la surprendre.

MERLIN

Lisette, qui est des nôtres, a sans doute gardé le secret, mademoiselle Angélique votre future, n'aura rien dit, de votre côté, vous vous êtes tu ; j’ai été discret, mes acteurs sont payés pour se taire, et nous surprendrons, Monsieur, nous surprendrons.

￼ERASTE

Et qui sont tes acteurs ?

MERLIN

Moi d'abord, je me nomme le premier pour vous inspirer de la confiance, ensuite Lisette, femme de chambre de mademoiselle Angélique, et suivante originale, Blaise, fils du fermier de madame Argante, Colette, amante dudit fils du fermier, et fille du jardinier.

ÉRASTE

Cela promet de quoi rire.

MERLIN

Et cela tiendra parole, j'y ai mis bon ordre ; si vous saviez le coup d'art qu'il y a dans ma pièce.

ÉRASTE

Dis-moi donc ce que c'est.

MERLIN

Nous jouerons à l'impromptu, Monsieur, à l'impromptu

ÉRASTE

Que veux-tu dire à l'impromptu ?

MERLIN

Oui. Je n'ai fourni que ce que nous autres beaux esprits appelons le canevas, la simple nature fournira les dialogues, et cette nature-là sera bouffonne.

ÉRASTE

La plaisante espèce de comédie ! Elle pourra pourtant nous amuser.

MERLIN

Vous verrez, vous verrez ; j'oublie encore à vous dire une finesse de ma pièce, c'est que Colette doit faire mon amoureuse, et moi qui dois faire son amant, nous sommes convenus tous deux de voir un peu la mine que feront Lisette et Blaise, à toutes les tendresses naïves que nous prétendons nous dire, et le tout, pour éprouver s'ils n'en seront pas un peu alarmés et jaloux, car vous savez que Blaise doit épouser Colette, et que l'amour nous destine Lisette et moi l'un à l'autre. Mais, Lisette, Blaise et Colette vont venir ici pour essayer leurs scènes, ce sont les principaux acteurs, j'ai voulu voir comment ils s'y prendront, laissez-moi les écouter, et les instruire, et retirez-vous, les voilà qui entrent.

ÉRASTE

Adieu ; fais-nous rire, on ne t'en demande pas d'avantage.

Marivaux, *Les Acteurs de bonne foi*, scène première.

**Luigi Pirandello, *6 personnages en quête d’auteur* (1921)**

*Un jour, sur la scène d’un théâtre.*

*En entrant dans la salle, les spectateurs trouveront le rideau levé et le plateau tel qu’il est de jour, sans portants ni décor, vide et dans une quasi-obscurité : cela pour qu’ils aient, dès le début, l’impression d’un spectacle non préparé.*

*Deux petits escaliers, l’un à droite et l’autre à gauche, font communiquer le plateau avec la salle.*

*D’un côté, sur le plateau, le couvercle du trou du souffleur est rangé à proximité dudit trou.*

*De l’autre côté, au premier plan, une table et un fauteuil dont le dossier est tourné vers le public, pour le Directeur-chef de troupe.*

*Deux autres tables, l’une plus grande et l’autre plus petite, avec plusieurs chaises autour d’elles, ont été placées là, égale- ment au premier plan, afin d’être disponibles, si besoin est, pour la répétition. D’autres chaises, çà et là, à droite et à gauche, pour les Acteurs, et au fond, d’un côté, un piano qui est presque caché.*

*Une fois éteintes les lumières de la salle, on verra entrer par la porte du plateau le Chef machiniste en salopette bleue et une sacoche suspendue à la ceinture : prenant dans un coin, à l’arrière-plan, quelques planches, il les dispose sur le devant de la scène et se met à genoux pour les clouer. Au bruit des coups de marteau, le Régisseur, entrant par la porte des loges, accourt.*

LE RÉGISSEUR. – Eh là ! Qu’est-ce que tu fabriques ?

LE CHEF MACHINISTE. – Ce que je fabrique ? Je cloue.

LE RÉGISSEUR. – À cette heure-ci ? (*Consultant sa montre* ) Il est déjà dix heures et demie. Le Patron va être là d’un instant à l’autre pour la répétition.

LE CHEF MACHINISTE. – Dites donc, moi aussi, il faudrait tout de même qu’on me laisse le temps de travailler !

LE RÉGISSEUR. – Tu l’auras, mais pas maintenant.

LE CHEF MACHINISTE. – Quand ça ?

LE RÉGISSEUR. – Quand ça ne sera plus l’heure de la répéti- tion. Allons, allons emporte-moi tout ça, que je puisse planter le décor du deuxième acte du Jeu des rôles.

(…)

Le Concierge, *sa casquette à la main* : Je vous demande pardon, monsieur le Directeur.

Le Directeur, *vivement, rouge* : Qu’est-ce qu’il y a encore ?

Le Concierge, *timidement* : C’est ces messieurs dames qui vous demandent.

*Du plateau, le Directeur et les Acteurs se tournent, étonnés, pour regarder dans la salle. Le Directeur, de nouveau furieux* : Mais je suis en pleine répétition ! Et vous savez bien que pendant les répétitions personne ne doit entrer (*vers le fond de la salle*) Qui êtes-vous ? Qu’est- ce que vous voulez ?

*Le Père, s’avançant, suivi des autres, jusqu’à l’un des petits escaliers* : Nous sommes à la recherche d’un auteur.

Le Directeur, *mi-abasourdi, mi-furieux* : D’un auteur ? Quel auteur ?

Le Père : N’importe lequel, monsieur.

Le Directeur : Mais il n’y a pas le moindre auteur ici, car nous n’avons pas la moindre pièce nouvelle en répétition.

La Belle-fille *avec une vivacité gaie, gravissant rapidement le petit escalier* : Alors, tant mieux, monsieur, tant mieux ! Nous allons pouvoir être votre nouvelle pièce.

*L’Un des acteurs, au milieu des commentaires animés et des rires des autres* : Non mais, vous entendez ça !

Le Père, *rejoignant la Belle-fille sur le plateau* : Oui, mais s’il n’y a pas d’auteur ici !... (*Au Directeur*) À moins que vous ne vouliez l’être vous-même...

La Mère, *tenant la Fillette par la main, et l’Adolescent gravissent les premières marches du petit escalier. Le Fils reste en bas, renfrogné.*

Le Directeur *au père et à la Belle-fille* : C’est une plaisanterie ?

Le Père : Non, monsieur, que dites-vous là ! Bien loin de plaisanter, nous vous apportons un drame douloureux.

La Belle-fille : Et nous pouvons faire fortune !

Le Directeur : Voulez-vous me faire le plaisir de vous en aller : nous n’avons pas de temps à perdre avec des fous !

Le Père, *blessé mais mielleux* : Oh, monsieur, vous savez bien que la vie est pleine d’innombrables absurdités qui poussent l’impudence jusqu’à n’avoir même pas besoin de paraître vraisemblables : parce qu’elles sont vraies.

Le Directeur : Que diable racontez-vous là ?

￼(…)

￼￼￼￼￼￼￼￼￼￼￼￼￼￼￼￼￼￼￼￼￼￼￼￼Le Directeur *avec une feinte et ironique stupeur* : Et vous, ainsi que ces personnes qui vous entourent, seriez nés personnages ?

Le Père : Précisément, monsieur. Et comme on peut le voir, bien vivants.

Luigi Pirandello, *Six personnages en quête d’auteur*, traduit de l’italien par Michel Arnaud in *Théâtre complet* tome 1, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1998.